LETTRES NEO-GRECQUES

La question de l'alphabet. — G. Katsimbalis : *O Palamas kai to Spiti; To Paidi stin Poisi tou Palama;* Hestia, Athènes. — C. Palamas : *Le Tombeau,* trad. Pierre Baudry; Les Belles Lettres, Paris. — A. Karandonis : *Isagogi sto Palamiko Ergo;* Hestia, Athènes. — Kostis Palamas : *O Kyklos tôn Tetrastikhôn;* O Koraïs, Athènes. — K. Palamas : *Dili kai skliri Stikhi* (Verses mild and harsh); Neohellenic Mercury, Chicago. — Ath. Kyriakis : *Ta Roumeliotika; Ta Tragoudia tis Nyktas; Onomata gia tris stavrous;* Athènes. — I. E. Moskhonas : *Agapes; O khoros tôn Mousôn,* Athènes. — N. L. Zakharias : *Stikhi kai Peza;* Hestia, Athènes. — N. Kazantzakis : *Christos;* Stokhastis, Athènes. — Mémento.

La question de langue va-t-elle devenir une Question d'alphabet? On a pu croire un instant — et Psichari tout le premier dut se griser de cette espérance — que le démoticisme allait rapidement triompher de tous les obstacles accumulés sur sa route, et que la magnifique renaissance littéraire, dont il est l'artisan, lui vaudrait d'être reconnu officiellement comme investi de prérogatives souveraines. Mais les préjugés sont tenaces et, si un Palamas ou un Mistral peuvent se permettre de composer des chefs-d'œuvre dans un langage que l'on n'enseigne pas, quiconque aspire à la considération linguistique se gardera bien de vouloir faire entrer le langage populaire à l'école. Cette attitude de logique pure ferait l'effet d'un attentat aux bonnes manières. Le peuple grec, en majorité, ne veut pas de sa langue et n'en admire pas moins, je suppose, ses poètes et ses conteurs, lesquels ont écrit et chanté pour lui dans la langue parlée, — seule héritière légitime du grec ancien. Certes, l'immense héritage grec mérite bien quelques égards, et l'on ne s'étonne qu'à demi que les Hellènes aient hésité jusqu'ici à rétablir l'accord entre l'orthographe et la prononciation. Sans les modifications qu'un long usage a fini par introduire dans les phonèmes de l'idiome grec, il n'y aurait pas aujourd'hui de question de langue, ni de diglossie. L'italien, fils aîné du latin, s'est épargné cette crise en se créant une graphie propre. Sans doute serait-ce trop dire pourtant que de prétendre ramener la question linguistique en Grèce à un problème d'alphabet. C'est là, néanmoins, ce que semble avoir pensé M. Philindas, qui, avec M. Louis Roussel, est bien l'homme le mieux averti de tout ce qui regarde l'enseignement et la grammaire du grec moderne. Dans

un article de la *Protoporia* (L'Avant-Garde), qui vient de faire sensation, l'éminent glossologue, séduit par l'exemple des Turcs, propose de couper court à toutes discussions orthographiques, en remplaçant l'alphabet grec traditionnel par l'alphabet latin. Ainsi serait simplifié l'enseignement du grec, qui se répandrait plus aisément à travers le monde, et un notable progrès serait marqué dans tous les domaines intellectuels ou simplement économiques. M. Valsa, qui est aussi parfait écrivain que critique érudit, n'a pas de peine à réduire à néant cette dangereuse illusion (*Revue Méditerranéenne*, mai, juillet et décembre 1929; *Agôn*, 25 janvier 1930). Il montre que les Turcs ne possédaient avec l'alphabet arabe qu'un instrument difficilement déchiffrable, quand les caractères sont tracés à la main, à cause de l'absence de voyelles et que, de ce fait, ils avaient réel avantage à s'en défaire. Tout autre est le cas des Grecs. L'alphabet latin n'est qu'une variante du leur; il n'est pas mieux fait par conséquent pour s'adapter strictement aux sonorités du grec moderne que l'alphabet traditionnel des Hellènes. Son emploi varie, du reste, avec chacune des langues qui l'ont adopté. M. Valsa pense que l'on devrait d'abord songer à unifier cet emploi, encore qu'une orthographe absolument phonétique soit pratiquement impossible. Il rappelle en même temps que l'alphabet latin fut adopté autrefois dans la Crète vénitienne, sans avantage appréciable, il faut bien le reconnaître. La première conséquence de l'adoption de l'alphabet latin serait la perte de l'orthographe historique et le fossé creusé entre le présent et le passé, irrémédiablement. Mieux, les œuvres du passé deviendraient inaccessibles à d'autres qu'aux spécialistes. Cependant, il faudra choisir un jour, comme l'ont fait par exemple les Serbes, qui peuvent aujourd'hui, selon leur confession ou leurs préférences, se servir à leur gré de l'alphabet cyrillique, variante de l'alphabet grec, ou de l'alphabet latin, tous deux étant normalisés d'après ce principe : un signe, un son.

Naturellement, il a fallu, pour l'alphabet latin, munir certains caractères d'accents spéciaux, et ces lettres nouvelles n'auraient rien à faire en grec, je veux dire celles qui servent à traduire les sons : *Ch, j, Tch.* Par contre, le grec manque de signes simples pour signifier B, G, D. Le latin les possède

dans son matériel initial, mais il ignore les sons que le grec moderne affecte à ces mêmes signes. Pour les exprimer par des caractères simples, il conviendra donc que l'alphabet latin accepte certaines modifications correspondantes: il faudra barrer ou pointer chacune de ces trois lettres, comme font les Croates pour le D, quand il est appelé à signifier *Gy* des Magyars. On n'aura donc fait qu'inverser le problème, et il semble que la solution imaginée par les auteurs du *Dictionnaire encyclopédique Elefthéroudakis* soit encore, sur ce point précis, la meilleure. Quant à l'orthographe en elle-même, il faudrait sans doute en finir avec le déplorable iotacisme, en faisant de l'iota lui-même un *yod*, le *j* allemand, en remplaçant le groupe *ou* par l'*ypsilon*, les fausses diphtongues *oi* et *ei* par l'*Ita*, qui en arriverait ainsi à représenter le son I dans tous les cas. Suppression des esprits et des accents, excepté de l'accent aigu. Ni le *Xi* ni le *Psi* ne me paraissent gênants; mais la graphie préconisée par Psichari pour *Au* et *Eu* remplacés par *Af*, *Av* et *Ef-Ev* devrait prévaloir. Que de discussions oiseuses perdraient ainsi leur objet! Cependant, je ne puis espérer que les choses pourront trouver plus rapidement leur solution logique en Grèce qu'en France, et un peu pour les mêmes raisons. Grecs et Français, même d'instruction moyenne, ont dans la mémoire la forme visuelle des mots, et souffrent d'y voir porter atteinte. Chaque mot écrit devient ainsi une sorte d'idéogramme, dont la structure visuelle doit se perpétuer, alors même que l'expression sonore en a varié. Ce sont les écoliers qui en souffrent. En Grèce, c'est l'expansion normale de la langue populaire qui s'en trouve entravée. L'adoption de l'alphabet latin ne servirait point sa cause. Et nous nous retrouvons d'accord avec M. Valsa. Mais qu'importent, au point de vue intellectuel pur, les discussions d'orthographe et d'alphabet? Psichari, qui, suivant la judicieuse remarque de M. Louis Roussel, fut beaucoup plus qu'un homme de science un tempérament essentiellement artistique, n'entreprit guère de réformer l'alphabet; mais il a élevé au rang de langue littéraire — c'est M. Louis Roussel qui parle — la langue du foyer familial. Il a définitivement fondé la langue nationale : le roméique. Et c'est là sa gloire. C. Palamas, qui n'est pas — et c'est peut-être son tort

— un démoticiste intégral, et que préoccupent surtout les questions d'art littéraire, n'en est pas moins l'un des grands poètes de l'Europe contemporaine, l'un des plus complets de tous les temps. Peu à peu, la Critique apprend à mesurer sa stature; les traducteurs, en s'emparant de son œuvre, y font pénétrer une lumière plus vive. Ainsi, M. Georges Katsimbalis, à qui l'on doit un remarquable florilège anglais des poèmes de Palamas (en collaboration avec M. Th. Stéphanidès), nous montre de façon frappante, dans ses deux essays : **Palamas et la Maison, L'Enfant dans la poésie de Palamas,** que le chantre puissant de *La Vie immuable* n'est pas seulement un poète de l'intelligence, mais aussi et d'abord une vibrante sensibilité, que toutes les joies et toutes les douleurs du foyer familial ont fait frémir comme une harpe divine. Palamas est par excellence le poète de la Maison. Il la célèbre sous tous ses aspects, comme édifice dans son extériorité plus ou moins pittoresque, comme foyer de famille, comme refuge d'étude et de méditation, comme asile secret pour les jeux de l'amour, comme vision enfin à travers le dédale architectural de la grande cité contemporaine. M. Katsimbalis cueille ses preuves, sous forme de citations particulièrement émouvantes, à travers l'œuvre du poète, si imparfaitement étudiée encore, dit-il, et il en profite pour prendre à témoin au passage Rainer Maria Rilke. Souvenirs de Missolonghi, impressions d'Athènes, c'est dans les lieux aimés que l'âme du poète a trouvé ses fécondations les plus sûres. Il en fut de même pour Verhaeren. Par là même, Palamas ne pouvait laisser d'être également le chantre de l'Enfant. Les *Iambes et Anapestes, Le Dodécalogue du Tsigane,* maints poèmes épars à travers l'œuvre entier et surtout ce déchirant chef-d'œuvre : **Le Tombeau,** où s'expriment toute la tendresse et toute la douleur d'un père éploré, en fournissent l'éclatant témoignage. A ce propos, M. Katsimbalis compare Palamas à Wordsworth. La belle transposition en vers français du *Tombeau,* réalisée par M. Pierre Baudry, pourra inciter quelques lecteurs à chercher dans les *Œuvres choisies* de Palamas, traduites par M. le professeur Eug. Clément, d'autres points de comparaison. Car nul, mieux que M. Clément, n'a su jusqu'ici interpréter Palamas. Le génie du grand poète de la nouvelle

Grèce est un diamant aux mille facettes. Comme Constantin Balmont, son émule en virtuosité verbale et musicale, Palamas est le chantre du Soleil et de la Vie. De plus, il y a en lui quelque chose de prophétique et, dans son **Introduction à l'Œuvre de Palamas**, M. Karandonis démontre fort bien, en l'opposant à Solomos, qu'une large part de son inspiration dérive de son grand amour pour l'Hellénisme, encore qu'il ne se dissimule aucune des infériorités de la Grèce actuelle. M. Karandonis est un excellent critique; il sait discerner ce qui dure, ce qui est appelé à devenir classique. Palamas, malgré l'âge, ne cesse, par ailleurs, de nous donner les preuves de son inépuisable fécondité. Emule d'Omar Khayam, il vient de mettre au jour le **Cycle des Quatrains**. Ces comprimés savants du rêve et de la pensée enferment, en de brèves images symboliques, les frissons d'une sensibilité un peu repliée sur soi, mais qui s'est enrichie des expériences d'une existence entière vouée à la méditation. Rien de plus grec d'ailleurs; c'est-à-dire de plus lumineux. Peu à peu, la gloire du poète se répand à travers le monde. Grâce à la généreuse initiative de *The Plato Hellenic Collegiate Club* de Chicago, viennent d'être réunis en un magnifique volume de 280 pages, sous le titre de **Vers de douceur et de rudesse**, les poèmes, d'inspiration très diverse, que Palamas avait éparpillés ou simplement abandonnés dans ses cartons, faute d'avoir pu les utiliser dans ses recueils antérieurs, et qui marquent le développement de son merveilleux génie, à travers quarante années de labeur ininterrompu. Cette miscellanée est particulièrement instructive. Elle nous permet de saisir sur le vif le véritable caractère de l'œuvre de Palamas. Le volume est précédé d'une Introduction en cinq chapitres : *La Question de Langue*, par Carl Darling Buck, qui fait preuve de jugement impartial et clair; *Palamas et le Monde occidental*, où M. David Harrison Stevens montre combien Edgar Poe resta près du cœur de notre poète; *La Poésie grecque moderne et Costis Palamas*, où Sotiris Skipis rend un touchant hommage à Celui dont il est l'émule; *Le Manuscrit des Vers de douceur et de rudesse*, par Moody Erasmus Price; *La Poésie néo-hellénique depuis Digénis Akritas jusqu'à Kostis Palamas*, où M. Kostis Tamias Argoe résume avec autorité toute l'histoire des lettres néo-

grecques. Les éditeurs se sont donné pour but de continuer l'œuvre entreprise en Amérique par Aristide Phoutridis, le premier traducteur de Palamas en langue anglaise.

Remarquablement dense est la forêt des poètes, en Grèce; mais elle ne renferme pas que des chênes; le svelte peuplier, le gracieux sapin, le tendre bouleau y croissent égalemnt.

Les **Chants rouméliotes** de M. Ath. Kyriazis, inspirés tout entiers par la vie au village natal, comme les meilleurs de Krystallis, ont bien réellement le charme pensif et triste du bouleau au feuillage élégant et délicat. Disciple de Malakassis, M. Kyriazis module avec un art accompli, dans **Les Chants de la Nuit**, de délicieux nocturnes où l'Amour se mêle au clair de lune. **Des Noms pour trois Croix.** Et voici trois stèles funéraires finement sculptées en l'honneur de trois femmes. Il y a moins de grâce, mais plus de puissance chez M. Moskhonas, qui vient de nous donner tour à tour **Amours** et **Le Chœur des Muses** en deux volumes. M. Moskhonas excelle à traiter les thèmes de deuil qu'il développe en variations d'un pessimisme attendri. Au chœur des Neuf Inspiratrices, il en ajoute une dixième, qui chante pour la Mort. Car le souvenir d'une mère chérie plane sur toute l'œuvre de ce poète.

M. Nikos Zacharias de Samos a publié en 1900, sous le titre prometteur d'*Espoirs*, un recueil préfacé par Stéphanos Martzokis. Ce sont des vers d'une grâce toute ionienne, qu'imprègne un sentiment très personnel de tendresse délicate. La presse d'alors leur fit un accueil flatteur et mérité. M. Zacharias les réédite aujourd'hui et les fait suivre d'un certain nombre de proses artistement ouvrées, dédiées au grand démoticiste Argyris Eftaliotis. De là le titre du volume *Vers et Proses*. Quel que soit l'instrument dont il se serve, M. Zacharias ne cesse nulle part d'être poète, et les chrysanthèmes du pessimisme sont absents de son bouquet.

M. Kazantzakis s'était révélé, il y a trois ans, poète philosophique d'une étrange et magistrale envergure. Son *Nicéphore Phocas* abonde en traits puissants, et les caractères y sont dessinés de main de maître. Les figures savamment contrastées y évoluent dans une atmosphère authentiquement byzantine. La beauté des chœurs, l'allure des personnages font venir à la pensée le nom d'Eschyle. **Christos** et *Ulysse*, qui ne sont

pas de qualité moindre, constitueront avec *Nicéphore Phocas* une trilogie dont l'harmonie intérieure développe les péripéties de la lutte entre l'Homme et Dieu, pour prouver l'unité de l'Homme et de Dieu. Ulysse ne le sait pas encore; Nicéphore Phocas le sait; mais l'amour charnel et les passions humaines obscurcissent son âme et alourdissent son vol. Le Christ le sent profondément. Il attend que le mal en lui, Judas, devienne lumière, et c'est alors qu'il s'unit à l'Existence suprême, au Nirvâna, qui a toujours eu deux sens diamétralement opposés, deux sens qui sont les deux aspects de la même Réalité : Néant absolu, Etre absolu. Crétois d'origine, M. Kazantzakis se sent par là même quelque peu Africain. Comme tel, il aime les images ardentes et sensuelles. Pourquoi son *Christos* ne serait-il point joué un jour à Delphes, là où cette année encore, grâce à l'initiative de Sikélianos, on applaudira *Le Prométhée* et *Les Suppliantes,* pour la fondation de nouvelles amphictyonies!

MÉMENTO. — Notre prochaine chronique sera réservée à la prose. Nous dirons l'âpreté savoureuse des derniers livres du maître D. Voutyras, le Dostoievsky grec, le charme des *Fleurs sauvages de Zante,* de Mme Minotou, les dons de pittoresque et d'analyse psychologique de Mme Dipla-Malamou (*Pour un peu d'amour*), les efforts d'originalité de M. Kastanakis dans ses récits parisiens, etc. Nous analyserons le drame étrange et puissant de M. Valsa : *Agonie,* les intéressants fascicules du *Noumas* ressuscité, *Ionios Anthologia, Alexandrini Techni, Libre, La Semaine égyptienne,* où paraissent notices et traductions de poètes néo-grecs, etc. Dès maintenant, signalons à l'attention de nos lecteurs *La Lyre Dodécanésienne* de MM. Mavris et Papadopoulos, dont le tome premier, fort remarquable, est consacré au folk-lore de Kasos (Ballades, chansons et musique, harmonisation du maître Kalomiris, dont on représente maintenant à Athènes le *Protomastoras,* drame lyrique inspiré de la légende du Pont d'Arta).

Que ceux vis-à-vis de qui nous sommes en retard veuillent bien nous pardonner.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.